

CHAPITRE I

Tonio balayait le pont d'un regard qu'il s'efforçait de paraître inquiet. Il aborda un groupe de trois jeunes gens qu'il salua d'un signe de tête.

« Vous n'avez pas vu Myriam ? demanda-t-il.

– Qui ça ?

– Myriam.

– Connais pas, dit Charles en le toisant du regard.

– Moi non plus, à quoi elle ressemble ? demanda Victor d'un air indifférent, tandis qu'il écrasait son mégot de cigarette dans la soucoupe d'une tasse à café.

– Elle est blonde, cheveux longs, elle porte une robe courte.

– Des filles comme ça, on en voit partout, ici. »

Tonio prit un air navré :

« Je ne comprends pas, elle était là il y a trois minutes...

– Il ne fallait pas la lâcher ; les filles, c'est comme ça, surtout ici.

– Quoi, *surtout ici* ?

– La tentation, mon vieux...

– Ne les écoutez pas, ils sont déjà ivres, coupa le seul des trois garçons qui, jusque-là, s'était contenté d'observer Tonio sans prendre la parole. Reprenons depuis le début ; vous avez

perdu votre petite amie, c'est ça ? Là, sur le bateau, en moins de trois minutes ?

– Le temps d'aller lui chercher un jus de fruits, répliqua Tonio en désignant son verre.

– Vous l'avez cherchée où ?

– Ici. C'est là que je l'ai quittée... »

Les trois jeunes gens se retournaient, balayaient le pont du regard en faisant le vague effort de scruter les invités à la recherche d'une blonde égarée. Mais les brunes et les blondes étaient toutes occupées à prendre des pauses en minaudant. Elles fumaient en rejetant la tête en arrière et faisaient tinter leurs coupes de champagne du bout des ongles.

« Je n'en vois pas une qui ait l'air de se sentir perdue, reprit Charles d'un air moqueur.

– Elle n'est pas là, vous êtes sûr ? » demanda le plus âgé du groupe, qui tenait encore à garder son sérieux et à vouvoyer Tonio.

Il était vêtu d'un impeccable costume de marque et portait une chemise blanche sans cravate, ouverte sur un torse épilé.

« Non, elle n'est pas là, confirma Tonio d'une voix sombre.

– Je m'appelle Lazard.

– Tonio », dit Antonio Mellone en lui tendant la main.

Ils échangèrent une poignée de main. Charles les observait avec jubilation et se pencha sur Tonio :

« Si tu tiens vraiment à elle, dit-il, cherche-la partout. Sinon, laisse-la vivre sa vie. Ici, les filles ont des occasions comme il ne s'en présente pas tous les jours, si tu vois ce que je veux dire.

– Non, je ne vois vraiment pas, répliqua Tonio sur la défensive. Qu'est-ce que vous insinuez ?

– Je dis les choses comme elles sont, mon vieux. C'est la première fois que tu viens t'encanailler sur un yacht ? Tu es là par hasard ? Sûrement pas, et ta petite amie encore moins. »

Charles scrutait sa réaction, mais Tonio baissa les yeux. Il faisait mine de réfléchir maintenant, face au jeune homme qui continuait de le jauger.

« Je vais la chercher, reprit Tonio d'un ton sans appel.

– Bonne chance, répliqua Charles en prenant cette fois un air dégoûté. Ce gosse n'est pas à sa place ici », dit-il en se caressant le sourcil.

Tonio avait parcouru les trois ponts du yacht *Lurssen* amarré en baie d'Antibes. Il y avait croisé des couples enlacés, des convives attablés, des nymphes en bikini alanguies sur les banquettes de cuir d'un blanc immaculé, des serveurs en short et socquettes bleu marine, dont les pieds agiles semblaient glisser sur le parquet ciré et qui brandissaient au-dessus de l'épaule des plateaux chargés de toasts. Il avait, ici et là, interpellé les invités pour leur décrire la Myriam après laquelle il courrait encore. Mais de Myriam, point, et nulle part. De temps en temps, c'est sûr, on l'avait bien remarquée, on se souvenait d'elle, mais impossible d'en dire plus. Elle n'avait fait que passer. Oui, seule. Ceux qui avaient tenté de lui parler étaient maintenant complètement ivres et ne se souvenaient que de son nom, Ô Myriam... et de sa voix si délicieusement féminine. On avait réussi, parfois, à lui tendre une coupe de champagne dont elle s'était emparée pour la vider d'un trait, avant de poursuivre sa course en fendant la foule d'invités sans se retourner sur personne...

Tonio, lui, se félicitait d'avoir réussi à susciter tant de commentaires et de témoignages au sujet de cette blonde de pure invention qu'il avait affublée du prénom de Myriam. Elle existait bel et bien maintenant, et plus personne ne s'étonnerait de le voir, lui, errer à sa recherche comme une âme en peine. Il revenait sur ses pas et se faisait régulièrement accoster.

« Alors, toujours pas ?

– Toujours rien... »

Il sentait, derrière son dos, les regards peînés ou railleurs. Il était temps pour lui de s'affaler sur une chaise en osier qui venait à peine de se libérer et de se prendre la tête entre les mains, inconsolable. Une plantureuse sexagénaire pencha sur lui son décolleté vertigineux. Elle occupait la chaise juste à côté et n'était séparée du jeune homme que par une minuscule console en osier sertie d'un plateau en verre dépoli où campait un assortiment de friandises aux couleurs pastel.

« Votre Myriam, dit la sexagénaire d'une voix éraillée, elle ne serait pas descendue en cabine pour se reposer un peu ? Tout ce monde, tout ce bruit, j'ai eu du mal à m'y faire moi, vous savez. Ça fait des années que je fréquente ce genre de fêtes, que je m'y ennuie, et que je m'y console en mangeant des macarons... Allez voir un peu là en dessous », conclut-elle en pointant son index vers le sol.

Tonio n'aurait pas rêvé d'une plus belle occasion. Il remercia sa voisine et l'invita à lui désigner l'escalier par lequel il pourrait rejoindre les profondeurs du navire. Sans quitter sa chaise, la dame fit de grands gestes démonstratifs. Des regards se tournaient vers eux. Le jeune homme se montrait attentif et répétait à haute voix les instructions reçues. Personne ne pourrait l'accuser de s'être aventuré là sans y avoir été invité. Il se dirigea vers la porte que lui avait désignée la vieille dame et l'ouvrit. Avant de s'y engouffrer, il chercha son regard ; elle le suivait des yeux et d'un geste de la main, lui fit signe de poursuivre. Alors, sans plus d'hésitation, il disparut derrière la porte.

Un étroit couloir sombre menait à un escalier raide. Il s'y aventura en se laissant guider par la rampe. Quelques marches plus bas, il atteignit un perron, tandis que l'escalier, cette fois en colimaçon, poursuivait sa descente. Tonio, sur le perron, avisa une porte qu'il ouvrit doucement. Elle donnait sur une vaste salle de jeu où trônait, en son centre, un billard américain. Plus loin, des chaises crapaud, recouvertes d'un velours

bordeaux, s'agençaient régulièrement autour de petites tables rondes. Le sol était recouvert de tapis de soie piquée de fils d'or. Au plafond, une fresque impressionnante narrait des scènes de chasse dans un décor de jungle africaine. Tonio éteignit la lumière et referma doucement la porte derrière lui, avant d'aborder l'escalier en colimaçon. Il n'avait pas trouvé l'interrupteur qui lui aurait permis de poursuivre sa course en toute sécurité. Il lui fallait s'agripper à la rampe et de l'autre main, se laisser guider par la paroi du mur. Il faisait des gestes lents et retenait son souffle...

C'est avec soulagement qu'il venait de quitter l'escalier, pour aborder un long couloir d'autant mieux éclairé qu'il était équipé, sous un faux plafond, d'une multitude de petites lampes qui s'allumaient sur son passage et s'éteignaient derrière lui. Sur sa droite, il avisa une première porte qu'il ouvrit. Elle desservait une minuscule cabine équipée d'un lit coincé entre deux murs et d'une salle d'eau des plus sommaires. Deux mètres plus loin, une nouvelle porte s'ouvrait sur une cabine jumelle à la première. Tonio parcourut le couloir, ouvrit toutes les portes et visita sans s'y attarder les six cabines, toutes semblables, dont la moitié semblait manifestement occupée, à en juger par les lits défaits. Occupée mais vide. Personne, à cette heure, n'était présent dans cette partie peu fastueuse du navire.

Le jeune homme s'aventura dans d'autres couloirs et visita d'autres cabines, plus spacieuses, déjà luxueuses. Rien, cependant, qui ressemblait à l'appartement privé qu'il cherchait. Cet appartement devait se situer dans un autre quartier, se dit-il en comparant le navire à une ville, tant il voyait d'artères défiler sous ses pas, menant les unes à des salons, les autres à une salle de sport, un hammam, un home cinéma, un salon de coiffure...

*

* *

Quelques instants plus tôt, sur le pont, la dame aux macarons fouillait son minuscule sac à main à la recherche de son téléphone portable. Elle accéda à son répertoire et pressa une touche, puis elle porta l'appareil à son oreille. À l'autre bout du fil, une voix féminine.

« Oui, tante Abelle.

– Sophie, tu es là ? Où tu es ?

– En bas, pourquoi ?

– Où, précisément ?

– Je suis sur le canapé du salon et je bois du thé, tante Abelle, si tu t'ennuies, rejoins-moi.

– C'est pas ça, ma chérie, c'est pas ça. Je veux juste te prévenir qu'il y a un... disons un jeune homme que je ne connais pas ; il paraît qu'il s'appelle Tonio, il est descendu soi-disant à la recherche d'une certaine Myriam qu'il a cherchée partout là-haut et qui aurait disparu ; le prétexte habituel pour se faire une petite incursion dans le privé.

– Encore ! Mais pourquoi tu l'as laissé descendre ?

– Parce qu'il jouait trop bien la comédie, celui-là. J'ai de l'intuition moi, tu le sais. Il cherche quelque chose, et sûrement pas une Myriam. J'ai fait comme si je prenais son histoire à cœur et l'ai moi-même invité à s'introduire par la cage d'escalier qui mène aux cabines. De là, il faudrait voir où il va. Sois sur tes gardes et tiens-moi au courant.

– Tante Abelle, tu es incorrigible ! Qu'est-ce que tu attends de moi ?

– Sois sur tes gardes et tiens-moi au courant.

– Il y a du personnel pour ça. Dis-leur de faire une descente, de l'attraper par le cou et de le fichier dehors.

– Je te dis que....

– Attends, je raccroche, j'entends quelque chose... »

Sophie posa précipitamment son portable sur le canapé. Elle entendait des coups frappés à la porte du salon et retenait

son souffle. Les coups reprurent, plus forcés. La jeune fille prit le soin de corner la page du roman qu'elle lisait avant d'être interrompue par le coup de fil de sa tante, puis elle éteignit la lampe sur la table basse et resta figée dans l'obscurité. La porte du salon finit par s'ouvrir doucement. Sophie distinguait maintenant la silhouette d'un homme qui se faufilait dans la pièce obscure et qui, après avoir soigneusement refermé la porte derrière lui, caressait le mur à la recherche d'un interrupteur. L'instant d'après, elle était aveuglée par la lumière du néon. Le jeune homme, en l'apercevant, eut un mouvement de recul. Sophie se leva d'un bond.

« Qui êtes-vous, qu'est-ce que vous fichez là ?

– Pardon, pardon, ce n'est pas ce que vous croyez, dit Tonio en tendant ses mains ouvertes en direction de Sophie.

– Je ne crois rien, dit Sophie, vous n'avez pas répondu à ma question. Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Je cherche quelqu'un, ma copine, elle s'appelle Myriam.

– Et pourquoi vous la cherchez *ici* ?

– Je la cherche partout. »

Sophie poussa un bref soupir et reprit place sur le canapé.

« Tiens donc, dit-elle avec ironie. Ça vous autorise à pénétrer ici, en prenant soin de refermer la porte derrière vous ?

– J'ai frappé avant.

– Il n'y a pas plus de Myriam dans les entrailles de ce bateau qu'il n'y en a sur les ponts. Alors, qu'est-ce que vous cherchez ?

– Je cherche Myriam.

– D'accord, d'accord, il faut donc en conclure qu'elle a disparu ? Eh bien, faites venir les pompiers, qu'ils fouillent les eaux du port à la recherche d'une jeune écervelée qui n'a pas su résister aux cocktails et qui, prise d'un malaise, a basculé par-dessus la rambarde. C'est un grand classique, vous savez, à chaque fois que mon père organise une de ces petites fêtes

dont il a le secret, d'innocentes jeunes filles disparaissent mystérieusement, happées par les eaux profondes. »

Tonio se raidit.

« Vous êtes la fille de Théodore Kataïsk ? demanda-t-il.

– Et alors ?

– Il n'est pas sur le bateau ?

– En quoi ça vous regarde ?

– C'est lui que je cherche.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Excusez-moi, mais ça ne regarde que lui.

– Qui êtes-vous ? Qui vous a invité ? Comment êtes-vous monté sur ce bateau ? »

Cette fois, Sophie s'était levée et s'approchait de Tonio d'un air menaçant. Le jeune homme se redressa. Ils se faisaient face. Sophie cherchait à lui faire baisser les yeux, mais le jeune homme soutenait son regard. Il dominait la jeune femme par sa stature et s'avança d'un pas. Sophie, pour ne pas paraître intimidée, ne recula pas. Elle l'entendait respirer. Leurs visages se touchaient presque. Elle devinait en lui une violence contenue, prête à se libérer d'un geste. Si elle cherchait à fuir, il prendrait l'ascendant. Il fallait qu'elle parle, immédiatement, pour le faire changer de posture, le déstabiliser, l'intimider peut-être... Mais Sophie ne trouvait pas les mots. Elle croisa les bras. Elle le vit secouer la tête doucement, elle le vit reculer. Le téléphone sonna. Sophie eut un instant d'hésitation et, presque à regret, détourna le regard. Le téléphone continuait de sonner, là, sur le canapé...

La jeune femme traversa le salon d'un pas rapide et lorsqu'elle appuya sur la touche verte de l'appareil, elle tournait le dos à l'intrus.

« Oui, tante Abelle, dit-elle d'une voix lasse.

– Alors, ma fille, je ne l'ai pas vu remonter. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

– Il est là, avec moi. »

Mais à l’instant même, tandis que Sophie se tournait vers lui, il avait disparu.

« Là avec toi ? reprit tante Abelle en traînant la voix. Et qu’est-ce que vous faites ensemble depuis tout ce temps ? »

Sophie jeta un coup d’œil à sa montre.

« On bavarde.

– Aaaaah ? Il a déjà oublié sa Myriam ?

– On pense qu’elle a dû partir sans le prévenir. D’ailleurs, il va s’en aller lui aussi, n’est-ce pas, Tonio ? dit-elle en feignant de s’adresser à lui.

– Tu ne le raccompagnes pas ?

– Il saura très bien se débrouiller tout seul.

– D’accord, d’accord, alors, tout va bien ?

– Tout va bien, tante Abelle. Est-ce que papa est arrivé ?

– Pas encore, mon petit, pas encore. Avec lui, on n’est jamais sûr de rien. »

Sophie leva les yeux au ciel et soupira.

« Écoute, reprit-elle, j’ai envie de me dégourdir les jambes. Je crois que je vais aller faire un tour.

– Mais on lève l’ancre dès qu’il arrive, Sophie, ne t’éloigne pas trop.

– Je ne suis pas obligée de venir, tante Abelle. Je rentrerai à la maison, c’est tout.

– Sans voir ton père ?

– Je le verrai demain.

– Il va être déçu.

– Il sait très bien que je n’aime pas ces fêtes, il y a trop de monde, trop de bruit. Je regarderai le feu d’artifice depuis la maison, j’en profiterai tout autant.

– Tu es un vrai sauvageon, ma belle, j’espérais que tu finirais par changer en grandissant.

– Tu peux parler, tante Abelle ; je suis comme toi.

– Mais moi, j’ai le souci des convenances.

– Moi non... »

Sitôt qu’elle eut raccroché, Sophie se précipita dans la salle de bains. Elle se brossa les cheveux et, d’un geste rapide et précis, les noua sur sa nuque. Elle fit couler l’eau du robinet pour s’en asperger le visage. Elle retira sa robe noire et son collier de perles. Quand elle quitta les appartements privés du navire pour rejoindre les coursives, elle était chaussée de baskets et portait un jeans délavé. Son sac de sport à l’épaule, elle vint s’agenouiller devant sa tante qui n’avait pas quitté sa place et convoitait, sans succomber à la tentation, le dernier de ses macarons.

« Tu aurais au moins pu garder ta jolie robe, elle te va si bien, dit tante Abelle en faisant la moue.

– Dis à mon père que je l’ai attendu pendant des heures, ça aura peut-être le mérite de le culpabiliser un peu.

– Ça n’est pas gentil, Sophie. Tu aurais pu faire l’effort de l’attendre encore, il ne va pas tarder... »

La jeune femme fendait la foule des invités en jouant des épaules. De temps en temps, elle était hélée par un groupe de jeunes gens qu’elle saluait d’un geste de la main. Un peu plus loin, alors qu’elle allait s’engager sur le ponton du navire, son cousin Lazard lui barra la route.

« Pas si vite, ma belle, ne me dis pas que tu t’enfuis déjà ? »

Il lui ouvrait les bras et elle s’y blottit affectueusement.

« J’ai envie de marcher, j’étouffe ici, dit Sophie lorsque Lazard eut desserré son étreinte.

– Fais comme moi : amuse-toi, observe, compose, joue, feins, moque-toi. Tu verras, c’est régénérant.

– Je ne suis pas une intellectuelle, moi, je n’ai pas fait Cambridge, dit-elle en riant.

– Je n’irais pas jusqu’à dire que tu as des devoirs, répliquait Lazard en prenant, cette fois, un ton plus posé, mais quelques

obligations de temps en temps, histoire de ne pas te couper du monde dans lequel tu vis, que tu le veuilles ou non.

– Ça recommence ! Tu veux faire comme ta mère, c'est ça ? Tu crois que j'ai un *rang à tenir* ? »

Elle avait prononcé ces mots – dont usait si souvent sa tante Abelle – avec l'emphase et l'ironie qu'ils lui inspiraient...

« Très peu pour moi, ajoutait-elle d'un ton sec.

– Ne te mets pas en colère, Sophie, mais je t'assure que tu devrais fréquenter...

– Lazard, coupa-t-elle d'un ton exaspéré, tu es le seul que j'arrive encore à supporter. Comment tu fais...

– Comment je fais pour que tu arrives encore à me supporter ?

– Comment tu fais pour être si à l'aise au milieu de ces gens ; tu leur ressembles si peu, en vérité.

– Je fais comme ton père : je compose. C'est le prix à payer.

– Mon père est naturellement à l'aise au milieu de cette faune ; je dirais même qu'il y est impérial.

– Tu le connais donc si peu pour le voir avec ces yeux-là ?

– Comment pourrais-je le connaître ? C'est un courant d'air ! Tu le connais toi ? Non, mais vraiment, tu le connais, ton oncle Théodore ?

– Je crois que oui.

– Alors, tu as plus de chance que moi. »

Elle repoussa nerveusement une longue mèche de cheveux qui lui tombait sur la joue. Lazard hochait la tête, pensif. Il contemplait sa cousine avec une pointe d'amertume. Il se disait que, peut-être, personne n'avait vraiment su jouer son rôle, pas même lui qui croyait s'être comporté comme un frère, un grand frère...

« Allez, va », dit-il en s'effaçant pour la laisser passer.

Elle lui fit un petit signe de la main avant de s'échapper.